

Silence théâtral

Une musique inquiétante de Jon Marans, traduction de Maryse Warda. Mise en scène de Martin Faucher, coproduction du Théâtre du Rideau Vert et du Centre Segal des arts de la scène, du 26 janvier au 27 février 2010 au Rideau Vert et du 7 au 21 mars 2010 au Centre Segal dans sa version originale

Sylvain Lavoie

Number 232, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2010). Review of [Silence théâtral / *Une musique inquiétante* de Jon Marans, traduction de Maryse Warda. Mise en scène de Martin Faucher, coproduction du Théâtre du Rideau Vert et du Centre Segal des arts de la scène, du 26 janvier au 27 février 2010 au Rideau Vert et du 7 au 21 mars 2010 au Centre Segal dans sa version originale]. *Spirale*, (232), 59–59.

Silence théâtral

PAR SYLVAIN LAVOIE

UNE MUSIQUE INQUIÉTANTE de Jon Marans, traduction de Maryse Warda

Mise en scène de Martin Faucher, coproduction du Théâtre du Rideau Vert et du Centre Segal des arts de la scène, du 26 janvier au 27 février 2010 au Rideau Vert et du 7 au 21 mars 2010 au Centre Segal dans sa version originale.

Le Théâtre du Rideau Vert, en présentant *Une musique inquiétante*, nous « transport[e] à Vienne, où la musique réunit deux hommes que tout oppose ». Ces quelques mots constituent la partie la plus riche de la présentation de la directrice artistique. Que dire également du tournant musical (revues et comédies musicales en tête) pris par la compagnie depuis sa résurrection en 2005, et de la mouvance générale qui veut qu'on consacre désormais les œuvres en en faisant des comédies musicales? Suivant tout cela, on se serait donc plutôt attendu, pour aborder notamment la question du « déni du nazisme autrichien », à une variation sur *The Sound of Music*. Or ce ne fut pas le cas. Le spectacle sérieux et exigeant, à première vue plus susceptible d'intéresser le mélomane que les abonnés de ce « théâtre populaire de qualité », constitue une réussite sur plusieurs plans.



À l'automne 1986, le jeune pianiste Stephen Hoffman (Émile Proulx-Cloutier) débarque à Vienne pour étudier avec un certain Schiller. Il sera plutôt accueilli par un dénommé Joseph Mashkan (magistral Jean Marchand, bien que simple accompagnateur, qui derrière son instrument vole la vedette) qui lui donnera des leçons de chant dans le but de le préparer à ses cours de piano. Le premier est fougueux, le second est tourmenté. Les

deux sont juifs. Au deuxième acte, Hoffman revient de Munich après un détour obligé par Dachau; le voilà habillé à l'américaine et il ne veut plus chanter en allemand. Il décrit alors la joie et la tristesse que lui a causées, à lui et une juive rencontrée dans le bus, l'embellissement du site du premier camp de concentration nazi. Récurrents dans la pièce, ces sentiments contrastants sont ceux qui rythment égale-

ment les *Die Dichterliebe* de Schumann et Heine — morceaux qui ne sont certes pas les plus « populaires » du répertoire classique. Le vieux professeur, qui multiplie les tentatives de suicide, se souvient du drame mais a oublié trois années de cette période sombre; aussi privilégie-t-il autant l'oubli que la réminiscence. Il ne manquera pas d'inviter son élève à se taire plutôt que de répéter ce qui a été dit à maintes reprises, tout comme les silences dans les *lieder* servent à apprécier davantage leur lyrisme.

La pièce bien faite de Marans, *Old Wicked Songs* dans sa version originale, dénonce avec douceur mais efficacité une certaine hypocrisie viennoise et, au passage, l'arrogance américaine. De plus, la toujours très pertinente question linguistique, surtout ici où l'anglais de l'envahisseur continue d'être entendu avec suspicion, montre bien, notamment grâce à l'intégration remarquable de la musique dans la trame, que les langages et les langues (en anglais, la même chose) peuvent coexister. C'est peut-être ce que voulait démontrer Denise Filiatrault qui, pendant la représentation, avait retrouvé ses mots et s'agitait; peut-être félicitait-elle, en fait je l'espère, le metteur en scène, alors que l'auditoire appréciait longtemps, en silence, ce superbe exercice. ⊥